RYAN DAVID JAHN

Emergency 911

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Simon Baril

actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

À Bulls Mouth, Texas, quand on fait le 911, on tombe directement sur le Bureau du shérif. Collé derrière le central, son adjoint Ian passe ses journées à jouer aux cartes sur l’écran de son ordinateur tout en répondant aux rares appels d’urgence. Il faut dire qu’il n’a plus du flic que l’uniforme. Il y a sept ans, sa fille Maggie a été kidnappée dans sa chambre. L’enquête n’a rien donné et on n’a jamais retrouvé la moindre trace de la petite. Quelques mois plus tôt, elle a été déclarée morte. Depuis, Ian s’est mis à boire, sa femme l’a quitté et le shérif lui a retiré son arme de service.

Ce jour-là, il lui reste une heure à tirer quand il reçoit un coup de fil un peu spécial. “Je vous en prie, aidez-moi !” Ça fait sept ans qu’il n’a pas entendu sa voix, alors au début il ne la reconnaît pas. Pourtant c’est bien elle. Sa petite fille l’appelle au secours. Elle a réussi à s’échapper et à trouver une cabine téléphonique. Mais la conversation est brutalement écourtée. Son ravisseur vient de lui remettre la main dessus.

Il n’a à peu près rien : une description sommaire du kidnappeur et la localisation de la cabine, où un combiné doit se balancer au vent. Mais à peu près rien, c’est déjà quelque chose, et il ne laissera pas Maggie disparaître une seconde fois. Alors il prend son SIG Sauer, grimpe dans sa Mustang 1965 et part à sa recherche. Du Texas à la Californie, il enfile l’Interstate 10 à tombeau ouvert sur la trace du monstre qui lui a volé sa vie.

Extrait de la publication

RYAN DAVID JAHN

Ryan David Jahn vit à Los Angeles. Couronné par la Crime Writers' Association, son premier roman, De bons voisins *(Actes Sud, 2012), a également rencontré la faveur de la critique et du public français.*

DU MÊME AUTEUR

DE BONS VOISINS, Actes Sud, 2012.

Photographie de couverture : © René & Radka

Titre original :
The Dispatcher
Éditeur original :
Macmillan, Londres
© Ryan David Jahn, 2011

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-01712-5

Extrait de la publication

RYAN DAVID JAHN

Emergency 911

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Simon Baril

ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À mon père

THOMAS NATHAN JAHN

1949-2004

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Si tu ne m'aimes jamais on ne m'aimera
Si je ne t'aime, jamais je n'aimerai.

Samuel Beckett

Ce qui est fait par amour s'accomplit
toujours par-delà le bien et le mal.

Friedrich Nietzsche

Extrait de la publication

Extrait de la publication

UN

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Il reste à Ian Hunt moins d'une heure de boulot à tirer lorsqu'il reçoit l'appel de sa fille morte. Ça fait plus de sept ans qu'il n'a pas entendu sa voix – à l'époque c'était quelqu'un de différent, une fillette de sept ans aux mains potelées, avec une dent de devant en moins et des yeux verts qui vous brisaient le cœur sur commande –, alors au début il ne la reconnaît pas.

Mais c'est bien elle.

Il est assis derrière le standard du poste de police de Bulls Mouth sur Crouch Avenue, qu'il a comme d'habitude pour lui tout seul, même si à coup sûr il lui suffirait de passer la tête à la porte de la pièce de devant pour voir le capitaine Davis penché en arrière dans son fauteuil, les pieds sur le bureau et le Stetson sur les yeux. Encastré dans la fenêtre à la gauche de Ian, un vieux climatiseur vibre et fuit sur la moquette moisie, sans que ses efforts n'intimident beaucoup la chaleur de ce mois de juillet texan. La sueur dégouline le long du visage de Ian, il incline la tête et s'essuie la joue contre l'épaule de son uniforme. Maniant la souris devant lui, il s'adonne à une partie de solitaire sur l'ordinateur qui centralise les appels téléphoniques. Si les gens en ville savaient que c'est comme ça qu'il passe quatre-vingt-quinze pour cent de son temps, ils piqueraient une crise.

Mais la vérité, c'est que Bulls Mouth n'est pas une grande ville. Trois mille habitants si vous incluez tout le monde dans les environs : les prophètes de l'Apocalypse, les membres de sectes en tout genre, les dresseurs de serpents, les fabricants d'amphètes, les ados déscolarisés et les junkies – et aucune

Extrait de la publication

raison de ne pas inclure ces gens. Après tout, la police de Bulls Mouth répond bien à leurs appels.

Elle a beau être de la taille d'un gros village, Bulls Mouth est pourtant la deuxième plus importante ville du comté de Tonkawa, représentant un quart de sa population.

Ian prend sa grande tasse et boit une gorgée de la mixture froide qu'elle contient. Il grimace quand le liquide descend, mais avale quand même une seconde gorgée. Il doit bien boire trois cafetières de Folgers par jour, ingurgitant tasse après tasse au fil de ses cent parties de solitaire quotidiennes.

Au moment où il repose la tasse, l'appel arrive en provenance d'un téléphone public sur Main Street, juste au nord de Flatland Avenue. Une blague, probablement. À l'ère des portables, c'est le cas de presque tous les appels venant de téléphones publics. Des petits cons de lycéens qui chassent l'ennui estival en se livrant à ce genre de canulars. Au cours de sa jeunesse à Venice Beach, en Californie, il en a fait autant, alors difficile de trop leur en vouloir.

"Ici le 911, quelle est votre urgence?" demande Hunt au micro de son casque, ses doigts à quelques centimètres du clavier noir, prêts à saisir l'information.

"Je vous en prie, aidez-moi!"

Cette voix est celle d'une fille ou d'une femme, impossible à dire, en tout cas elle est à bout de souffle et tremble de panique. La fille/femme halète contre le micro, qui grésille dans l'oreille de Hunt comme si un vent puissant soufflait là-bas, puis un petit cri aigu s'échappe du fond de sa gorge. Si c'est une blague, la personne au bout du fil est la meilleure actrice à laquelle il a jamais eu affaire.

"S'il vous plaît, madame, essayez de rester calme, et dites-moi ce qui se passe.

— Il est à ma poursuite. Il…

— Quel est votre nom et qui vous poursuit?

— Je m'appelle Sarah. Attendez, non. Non. Je m'appelle Maggie, Maggie Hunt, et l'homme qui… j'étais… il est… il est…"

Dès qu'il entend ce nom – Maggie Hunt –, les lèvres de Ian se glacent et, comme une note grave pincée sur une corde

Extrait de la publication

métallique tendue au milieu de son corps, une étrange vibration le traverse. De la nausée en *fa* dièse mineur.

Il avale sa salive.

“Maggie ?” Il inspire par les narines, puis expire par la bouche, un long souffle frémissant. “Maggie, c’est papa.”

Les funérailles ont eu lieu en mai, ça fait maintenant deux mois. Au départ, il ne voulait pas en entendre parler. Il pensait que c’était une façon absurde et excessivement ritualiste d’enterrer un passé qui était toujours, qui est toujours, bien vivant, et on n’enterre pas quelque chose dont le cœur bat encore. Finalement, Debbie est parvenue à le convaincre qu’elle en avait besoin. Elle avait besoin de tourner la page. En tout cas c’est ce que son psy, qu’elle avait ramené en bagnole depuis Houston, avait expliqué à Ian. Et donc ils ont organisé ces funérailles, des gens sont venus, le pasteur Warden a débité des platitudes tandis que derrière lui était exposé un petit cercueil vide.

Mais les mots du pasteur étaient aussi vides que le cercueil.

Des gens ont pleuré, ils ont chanté – faux – des cantiques, ils se sont agenouillés, ils ont baissé la tête, ils ont prié. Ils ont visionné des photos de la jolie petite Maggie âgée de zéro à sept ans – pas au-delà de sept ans, jamais au-delà de sept ans –, assise dans une chaise haute, le visage barbouillé de gâteau ; faisant ses premiers pas ; assise devant un fond bleu pour la photo figurant dans le livret annuel de son CE1 ; assise sur les marches devant l’entrée de leur maison au 44, Grapevine Circle, le genou écorché, un casque à vélo sur la tête et un immense sourire espiègle sur les lèvres.

Si elle était en vie, elle fêterait ses quinze ans en septembre.

Ian n’a ni chanté les cantiques, ni versé de larmes. Pendant tout ce temps, il est resté assis en silence sur le banc du fond. Le dos droit, les doigts entrelacés, les mains sur les genoux. Il faisait chaud dans l’église baptiste de Bulls Mouth, bien qu’on fût seulement en mai, pourtant il n’a fait aucun geste pour essuyer la sueur qui trempait son front et dégoulinait le long de sa joue. Il est resté immobile, sa tête aussi vide qu’une pièce sans meuble. Il n’a bougé que quand les gens sont venus vers lui pour lui présenter leurs condoléances. Il a serré leurs mains et les a remerciés, et quand quelqu’un voulait l’entourer de ses

Extrait de la publication

bras il acceptait, mais il n'avait qu'une envie, s'en aller. Rentrer chez lui, être seul.

Quand les gens ont commencé à partir, Debbie s'est approchée, accompagnée de Bill Finch, son nouveau mari. Bill était flic, lui aussi, il travaillait au Bureau du shérif du comté de Tonkawa, juste de l'autre côté de la prison par rapport au poste de police de Bulls Mouth, et il se trouvait à l'origine de nombreux conflits de juridiction avec le capitaine Davis, concernant des problèmes même mineurs que la ville avait l'habitude de gérer – au final, c'était à qui gueulerait le plus fort entre Davis et le shérif Sizemore. Bill faisait partie des trois seuls adjoints du shérif qui bossaient régulièrement à Bulls Mouth. Le QG du shérif se trouvait à Mencken. La police de Bulls Mouth assurait la plupart des missions de sécurité publique dans les environs, par conséquent tous les appels d'urgence étaient filtrés par Ian.

Debbie l'a serré dans ses bras et remercié d'avoir accepté ces funérailles. Ian et Bill se sont froidement salués d'un signe de tête, aucun des deux n'a tendu la main. Puis ils sont partis chacun de leur côté. Debbie et Bill vers leur maison, leurs jumeaux – âgés de trois ans maintenant –, leurs deux clébards et leur jardin avec sa piscine hors sol. Ian vers son appartement sur College Avenue et son frigidaire qui ronflait et sa montagne de regrets.

"Papa ? dit Maggie.

— Je… Je suis là, je t'écoute", répond-il après quelques instants durant lesquels il lui semble impossible de parler. Puis il se rend compte qu'il doit faire son boulot : "Dis-moi où tu es. Tu es sur Main Street ?"

Parfois, le lieu qui s'affiche sur l'écran du répartiteur informatique est incorrect. Si quelqu'un pourchasse sa fille, il veut être sûr d'envoyer une voiture au bon endroit.

"Je sais pas. J'ai besoin d'aide.

— Je comprends, Maggie. De l'aide va arriver. Mais il faut que je sache où tu es. Tu vois des panneaux avec des noms de rue ? Des enseignes de magasins ?"

Extrait de la publication

Un silence. Il semble s'étirer à l'infini. Des continents entiers sont engloutis dans ce vide. Puis :

"Oui. C'est Main Street. La galerie commerciale de Main Street."

Deux mois plus tôt, elle était morte. Et à l'heure où ils parlent, la pierre tombale de Maggie se dresse dans le cimetière de Hillside, juste de l'autre côté de Wallace Street. Allée 17, carré 29. Mais il n'y a personne dans la terre en dessous. La fille qui devrait s'y trouver est à l'instant même devant la galerie commerciale de Main Street, un combiné de téléphone public à la main.

Et elle doit être en vie car Ian l'entend respirer.

"Bravo. L'homme qui t'a kidnappée, à quoi il ressemble ?

— Il est… Il est grand, aussi grand que toi, peut-être plus grand encore, et il est vieux. Comme un grand-père. Et il a plus beaucoup de cheveux. Sa tête brille sur le dessus. Et son nez, il est… il a plein de vaisseaux pétés et… oh mon Dieu, papa, il arrive !"

Le cœur de Ian bondit dans sa gorge ; il le ravale, pour que les mots puissent sortir.

"Tu portes quoi comme vêtements ?

— Hein ? Il arrive !

— Tu portes quoi, Mag ?

— Une robe. Une robe bleue avec des fleurs roses.

— Le nom de ce type, tu le connais ?

— C'est H…"

Mais il n'en saura pas plus. Il n'y aura rien d'autre – sauf un cri.

Ian entend le combiné du téléphone public heurter quelque chose en se balançant au bout de son fil. Ça cogne encore et encore, mais chaque fois le silence entre les coups s'allonge, jusqu'au coup final qui n'arrive pas… Et alors le vide est infini.

Extrait de la publication